



Philippe Pons

Tôkyô-Bohème

Au fil des rencontres
1970-2024

Témoins.Gallimard



Philippe Pons

Tôkyô-Bohème

Au fil des rencontres

1970-2024

Témoins.Gallimard

Philippe Pons

Tôkyô-Bohème

Au fil des rencontres
1970-2024

nrf

GALLIMARD

*À Machiko, sans qui rien, ou bien peu, n'aurait
été possible*

Suivant l'ordre japonais, le patronyme précède le prénom. Sauf mention contraire, les articles et entretiens publiés dans le journal *Le Monde* mentionnés dans le texte sont de l'auteur.

Un pas de côté

« La pensée comme telle naît des événements de l'expérience de notre vie et doit leur demeurer liée comme aux seuls repères auxquels elle puisse s'attacher. »

Hannah ARENDT
(*La crise de la culture*)

« Tôkyô-Bohème »... Associer la capitale japonaise à une notion à la définition indéfinie, née en France dans les années 1830-1840 pour désigner un genre de vie puis devenue un qualificatif récurrent, et quelque peu galvaudé, de la vie moderne, joue du pouvoir d'évocation du mot pour démarquer l'image de Tôkyô « ville globale »¹, à la confluence des flux planétaires, afin de s'attacher à son envers : des lieux singuliers, des modes de vie, des usages, des comportements, des sensibilités. Ces « petits riens » qui tissent le quotidien de la nébuleuse de « gens de peu »² que l'on croise sans les voir.

Tout choix est subjectif et, dans le cas présent, délibérément arbitraire : échos de mes tropismes, hommage à ce qui m'a surpris, amusé ou ému dans des lieux, des modes de vie, des sensibilités, fruits d'une mémoire collective qui tisse le quotidien,

ces chapitres reprennent partiellement des passages d'articles publiés dans *Le Monde* ou ailleurs refondus en des textes inédits. Ils reflètent une réalité sensible, ainsi que ma curiosité pour le méconnu, l'insolite, l'inattendu. Ils se nourrissent des images fugitives resurgies d'un passé évaporé en feuilletant des carnets de notes dont l'écriture laconique bat le rappel d'instant fugaces qui somnolaient dans la mémoire tels ces papiers froissés retrouvés inopinément au fond des poches d'un vieux vêtement qu'on déplie avec précaution de peur de désenchanter un souvenir.

Au fil d'un cheminement sinueux dans la mémoire, ponctué des points de suspension de l'oubli, se dessine une mosaïque de réminiscences effilochées dans laquelle l'inconscient a fait son tri, en éclipsant certaines et en privilégiant d'autres. Reconstruction mémorielle qui révèle peut-être en creux que « nous avons existé par cela, cela seul / Qui n'est point consigné dans nos nécrologies » (T. S. Eliot³) – en d'autres termes, l'indicible de la mémoire, dont les raisons jamais bien claires lient un destin personnel à un lieu.

Sans ordre chronologique, ces chapitres sont les pièces d'un puzzle – en rien un nouveau livre « expliquant » un supposé « objet » Japon, sorte d'allégorie de l'altérité pour l'Occident. Une sorte de journal de bord non daté, scandé de touches affectives pour des êtres et les recoins de la ville auxquels leur vie a été liée. Comme tels, ils sont à grappiller.

Bien des figures et des lieux de ce « sous-bois social » (Louis Chevalier) sont passés du temps vécu au temps de l'histoire. De ce temps-là à ce temps-ci, beaucoup ont disparu, des pratiques sociales ont régressé, évolué ou se sont évanouies. Nostalgiques ? Pas vraiment. Déambulation dans la mémoire, recueil de moments glanés au hasard de rencontres, ces vignettes racontent un passé épinglant des traces d'un Tôkyô qui se métamorphose. C'était bien.

Ce qui ne signifie pas que c'était mieux. Flânerie dans une époque aux limites indéfinies, elles courent de mes années étudiantes à Tôkyô (1970-1972) à celles de correspondant du *Monde*, de 1976 aux premières décennies du XXI^e siècle, entrecoupées d'une salutaire parenthèse romaine (1980-1985).

Salutaire parce que Rome est la ville des origines où se raconte l'histoire de la culture de l'Occident. Il me fallait y replonger pour mesurer le vacillement qu'avait déjà provoqué en moi la fréquentation d'un autre monde. Rome colporte nos mythes figés dans un tourbillon de statues, de fresques et de tableaux nourrissant cet imaginaire de désirs et d'effrois qui nous assaille. Dans une infinie « répétition sur les amas »⁴, cette ville superpose les styles : la Rome des papes s'est construite sur la Rome impériale et la Rome de la Renaissance en a fait son décor – au point que James Joyce a pu écrire dans une lettre de 1906 cette formule venimeuse : « Rome me fait penser à un homme qui vit en montrant aux voyageurs le cadavre de sa grand-mère »... Les palais dégradés de Naples et de Palerme, entassant la poussière des siècles, semblent, eux, assumer presque avec jouissance leur décadence en se renvoyant leur grandeur passée comme leur déclin respectifs. Ces deux villes si dissemblables, qui surent, chacune à sa manière, fusionner l'Occident et l'Orient, ont pour moi le charme de ces vieilles dames à la beauté fanée qui ont conservé dans le regard une lueur de bonheur, tendre comme le souvenir, que la brise du temps n'a pas emportée... Capri, en revanche, ruiné par le tourisme de masse, n'existe plus, en dépit de son somptueux paysage, que dans les récits des anarchistes, clochards de luxe, belles et damnés qui y séjournèrent au début du XIX^e siècle⁵.

Quel meilleur retour à soi que les images rémanentes d'une enfance en partie florentine rameutées par ces villes, berceau de la

culture dans laquelle j'ai grandi – et de l'inconscient qu'elle a nourri –, pour ressentir le besoin de repartir sous d'autres cieux... « Une femme peut se réclamer d'autant de pays natals que d'amours heureux », écrit Colette⁶. Un homme aussi.

Ce livre est né d'une interrogation personnelle : pourquoi si loin et si longtemps ? Retracer quelques cheminements était un moyen, sinon d'y répondre, du moins d'éclaircir la genèse d'un départ qui relève de l'obscurité nécessaire de prendre le large, d'esquiver des normes ressenties comme des bornes : « Je n'ai jamais compris comment il est possible de vivre dans une seule culture » (Corinne Atlan⁷). Formule à laquelle je ne peux que souscrire. Le journalisme m'offrit l'échappée belle que je cherchais.

J'ai vite compris, au cours des premières expériences de reportage (au Japon, au Vietnam et au Cambodge, dans les dernières années de la guerre américaine), que ce métier m'apportait plus de liberté qu'aucun autre. Il me donnait surtout cette chance, rare, de pouvoir constamment changer d'univers : un jour au contact des puissants, le lendemain à humer l'air des faubourgs en compagnie de laissés-pour-compte ou de rebelles dont la voix reste inaudible. Dénoncer l'injustice est une des grandeurs de ce métier. Au-delà des « tempêtes de rien » (Patrick Kéchichian), dont il n'est pas exempt, il contraint enfin à une salutaire gymnastique intellectuelle : s'apercevoir que le réel se plie rarement aux idées qu'on avait avant d'être sur le terrain. Et, souvent, on écrira un article différent de celui auquel on pensait en arrivant. Mais la richesse du reportage a ses limites – dont une écriture dans l'urgence –, qui ont nourri en moi le besoin d'aller au-delà de l'écume des jours en réintégrant un peu de temps long dans des livres afin de tenter de combler cette incomplétude. C'est le cas également de ce recueil de moments

vécus, qui, placés bout à bout, donnent des brides de sens à mon pas de côté.

La fréquentation quotidienne de l'altérité conduit moins à l'« intranquillité » d'un Fernando Pessoa qu'à l'apaisement que procure la prise de conscience, libératrice à mes yeux, qu'il y a d'autres manières d'être au monde, tout aussi respectables que les nôtres. En croisant les coïncidences, on entrevoit des failles dans les démarcations culturelles : des mondes aux antipodes présentent de troublantes résonances qui les rapprochent et les éloignent à la fois sans que s'impose une hiérarchie.

Au fil du temps, le voyageur impénitent découvre une sorte de « citoyenneté humaine » – un « lieu commun » de sensibilités qui transcende le temps et l'espace – sans pour autant sombrer dans l'impératif du « penser global ». Nombre de Japonais se dérobent dans leur conception de la vie moderne et des relations humaines à des « impératifs » qui en Occident semblent si inhérents à la modernité que les sociétés qui rechignent à les adopter passent pour « retardataires ». Les Japonais se contentent souvent d'un couplage de pratiques locales et étrangères, sans épouser entièrement ces dernières pour se contenter de les adapter⁸.

Cette immersion dans un ailleurs n'est pas sans conséquence. « Toute initiation à une culture entraîne des métamorphoses et nous ne pouvons apprendre à connaître des valeurs étrangères si nous n'acceptons pas le risque d'être transformé par ce que nous aurons appris », notait Simon Leys (1935-2014)⁹. En cherchant à penser contre soi, son milieu, sa culture et les préjugés qu'ils ont produits, on découvre des zones inexplorées de nous-mêmes.

« Il faut apprendre à comprendre », écrit Lafcadio Hearn (1850-1904), écrivain voyageur irlando-grec qui se fixa au Japon à la fin du XIX^e siècle et dont il fut l'un des premiers à essayer d'appréhender

les mœurs, la culture et l'imaginaire. Il saisit par cette formule l'importance de s'appriivoiser à l'altérité – plus qu'à apprivoiser celle-ci. Ce qui demande du temps, un peu d'humilité devant ce qui déconcerte dans une conception différente de l'être-au-monde et appelle à se délester de quelques certitudes.

L'étrangeté n'est jamais refermée sur elle-même. Il suffit de prendre le temps d'ajuster la perception, de ne pas chercher d'emblée à inscrire ce qui déconcerte dans un cadre préétabli. Cette navigation requiert un pas de côté par rapport à l'interprétation qui s'impose d'emblée, fruit du prisme culturel qui est le nôtre, pour « descendre dans l'intraduisible [...] jusqu'à ce qu'en nous l'Occident s'ébranle » (Roland Barthes, *L'empire des signes*) afin de ne pas rester emmurés dans nos convictions.

La compréhension n'est jamais acquise : rétive, fuyante, elle est sans cesse à reprendre – et non exempte de ces « contresens » qui parfois ouvrent des portes inattendues, note Philippe Forest¹⁰. Le rendu du mot ne sera peut-être pas inexact mais l'écho, les images qui l'accompagnent dans la langue d'arrivée ne seront pas forcément ceux de la langue d'origine. « Sous chacun des mots que j'ignorais, la liberté m'était miraculeusement rendue de glisser la signification fautive, l'image erronée d'où naissait la chance d'une beauté nouvelle », écrit-il.

Chris Marker (1921-2012) allait plus loin dans la bouffée d'air frais de l'équivoque : « Se fier aux apparences, confondre sciemment le décor avec la pièce, ne jamais s'inquiéter de comprendre, être là – *dasein* – et tout vous sera donné de surcroît. Enfin, un peu... »¹¹ Et à partir de ce « peu », inopinément advenu dans cette mosaïque d'impressions, passer de la disponibilité d'esprit à une progressive intelligibilité en se défaisant de cet « impérialisme cognitif » consistant à penser les autres dans les catégories – supposées

universelles – du pré carré occidental et à les juger du haut de ce savoir – et des exigences morales qui l’accompagnent. En d’autres termes, se défaire d’un regard assimilateur en quête de correspondances, ne pas aborder ce qui diffère en conquérant mais rester le voyageur au long cours, désireux de se laisser emporter par un salutaire brouillage des certitudes, et se « délecter de l’improbable ». Ce que l’on tient pour vrai en un temps et en un lieu ne l’est pas en d’autres temps et d’autres lieux. « Le voyage devrait rendre moins suffisant face aux dissemblances... » Cette formule de Claude Roy au cours d’une promenade, bien lointaine aujourd’hui, dans le quartier d’Asakusa à Tôkyô m’est restée en mémoire. Il faut se résoudre à être toujours à la lisière entre méprise et compréhension...

Au fil des années, le vacillement des repères devient un mode d’être : ne plus se sentir de là-bas sans pour autant être vraiment d’ici. Rester sur la lisière. Délier l’esprit d’évidences si « évidentes » qu’elles n’étaient pas perçues comme telles pour entrevoir d’autres cohérences, d’autres découpages du réel, d’autres quêtes du bonheur, d’autres gestes, d’autres lumières. Un brouillage des certitudes qui conduit à s’interroger sur les conditions historiques et anthropologiques du système de pensée dont nous avons hérité – en d’autres termes, de l’impensé de celui-ci ¹².

Un retour à jamais différé conduit à un déracinement voulu, à condition toutefois de se garder de chercher un nouvel ancrage, car on se priverait du privilège de rester dans l’entre-deux, c’est-à-dire un étranger – pour les autres et pour soi-même. Plus que d’autres pays, peut-être, le Japon ferait sentir cette mise à distance de la « personne venue d’ailleurs » (*gaijin*) qui finirait par éprouver l’impression d’être une sorte d’intrus. Je n’ai jamais eu ce sentiment parce que c’était précisément cette distanciation que je désirais.

Rester sur le seuil, sur la ligne de crête de deux univers ne signifie pas forcément se contenter d'être spectateur. En essayant de transmettre ce que l'on a cru comprendre, on contribue peut-être à « concilier – ou à réconcilier » – deux visions du monde¹³.

Être étranger dans une société, en gros, indulgente pour celui qui vient d'ailleurs – s'il est occidental – mais le tenant poliment à sa place de « personne venue d'ailleurs », dont on n'attend pas qu'elle ait intégré les codes sociaux locaux, permet d'esquiver les contraintes pesant sur les autochtones. Derrière la politesse, la retenue, les sourires avenants qui, par courtoisie, voilent une gêne ou une émotion, se dissimulent des règles strictes modelant les comportements. Elles « lubrifient » les rouages de civilité, pondèrent les réactions mais n'en sont pas moins parfois si intériorisées qu'elles peuvent être étouffantes, cacher des pressions sociales, des souffrances intimes.

Le Japon, société conformiste niant la valeur de l'individu ? Litane aussi inlassablement reprise que réductrice qui figure « sous diverses variantes en Occident et au Japon dans le discours savant comme dans l'opinion commune »¹⁴. Or, la société japonaise est infiniment plus complexe que l'image qu'en donne son formalisme, répertoire de la bienséance qui permet d'ajuster les conduites avec une force inconnue en Occident. Ce conformisme pesant a fait fuir certains Japonais à l'étranger, dont de grands artistes tels que le compositeur Sakamoto Ryûichi (1952-2023), qui n'en resta pas moins l'une des proéminentes figures du mouvement antinucléaire dans l'archipel. Le maillage social peut aussi être distendu par endroits et ménager des espaces inattendus de liberté individuelle.

L'archipel a ses personnalités fortes et originales, ses réfractaires, ses adeptes des chemins de traverse et ses rebelles – des « généalogies de gens inutiles » au regard de la norme, pour

reprendre une expression du titre d'un ouvrage du critique Karaki Junzô (1904-1980)¹⁵ –, sinon ses excentriques. Le mot paraît déplacé, sinon incongru, à propos d'une société qui passe pour étouffer l'individu soumis au verdict du regard des autres. Et pourtant. Cette petite liberté qui se niche sous les eaux lisses des convenances n'est pas absente de l'archipel. Elle s'enracine dans une tradition, méconnue à l'étranger, pan attachant de la culture japonaise, dont ont été représentatifs les « excentriques exemplaires » de l'époque Edo (début du XVII^e siècle-milieu du XIX^e). Ces « clochards célestes » se retiraient du monde pour échapper aux valeurs normatives de leur époque et laisser « s'épanouir leur personnalité en tissant avec quelques autres des liens d'amitié complice », note François Lachaud¹⁶ : estimant que « l'attitude normale était précisément de sortir de la normalité », ils élevèrent « une sérénité pensive » au rang d'une esthétique de vie. Ces esprits libres et érudits en retrait du monde n'étaient pas pour autant rétifs aux extases discrètes : « fût-il en tout point excellent, l'homme qui n'aurait pas le goût de la vie amoureuse resterait désolant : coupe où manquerait le fond », écrivait déjà au début du XIV^e siècle le moine Urabe Kenkô (v. 1283-v. 1350)¹⁷ ...

Au cours de l'ère Meiji (1868-1911), le pouvoir eut tôt fait de condamner les non-conformistes comme des êtres indignes de la société moderne et, dans son ambition de promouvoir la solidarité nationale, il fit de la morale civique une forme de lien social. Puis, au cours des « années folles » japonaises (fin des années 1920-début des années 1930), moment charnière en matière de mœurs, on passa dans un mouvement pendulaire de l'intolérance à la fascination pour l'excentricité avant de retomber dans l'oppression avec le militarisme¹⁸.

De nos jours, il existe un anticonformisme revendiqué – dans le monde des arts, de la mode, du spectacle, des avant-gardes ou d’une pop culture enrôlée par l’État dans la promotion du « *cool Japan* ». Une autre « excentricité », plus secrète, plus existentielle, sourd d’une attitude devant la vie, d’une dérobade aux usages sociaux pas forcément transgressive, anarchisante, ascétique ou esthétique mais sereinement distante du brouhaha de l’époque. Sous la pellicule tapageuse de la mondialisation, perdurent dans la société japonaise des pratiques individuelles de culture de soi.

Ce versant attachant de la civilisation japonaise, qui permet un repli loin de la rumeur du monde sans pour autant tomber dans l’ascèse, se manifeste à des degrés divers à l’époque contemporaine chez nombre de femmes et d’hommes qui, respectueux des obligations sociales, n’en cherchent pas moins discrètement à se donner des échappées belles, à emprunter des chemins de traverse, à donner libre cours à un soi multiple pour découvrir les merveilles de la « banalité » du quotidien dont est porteur chaque instant.

Le rituel minutieusement codifié de la « voie du thé » (*cha no yu* ou *chadô*) – que nous baptisons « cérémonie » – permet de s’abstraire pour un moment de la versatilité du monde en s’absorbant dans une gestuelle et une entente fusionnelle entre l’officiant et ses hôtes dans une atmosphère sereine, certes, mais dont on aurait tort de penser qu’elle ne peut être que compassée. Cette quête d’un moment de « sérénité pensive » peut s’exprimer de mille autres manières, moins codifiées dans leur raffinement que l’art du thé. « Le souci de soi, la part d’ombre du monde intérieur, la culture du détachement sont une des formes essentielles de la recherche d’identité (individuelle) dans le Japon d’aujourd’hui », poursuit François Lachaud. Un goût pour le bonheur de l’instant qui

n'est donné que dans sa brièveté – telle une note sur le clavier du temps.

Ce souci de soi peut se réfugier dans l'écriture de poèmes qu'irradie un sentiment d'une impermanence fondamentale, dans la calligraphie, la contemplation d'un paysage apaisant... Une quête de bonheurs simples loin du brouhaha sociétal qui est une forme de sagesse visant moins au déchiffrement du monde, à une quête de vérité ou de sens, qu'à vivre le moins mal possible en ne sacrifiant pas sur l'autel de la Raison toute approche autre que fondée sur l'enchaînement causal. Les paramètres de la vie sont plus complexes que le lucide imbu de son trop-plein de conscience s'obstine à croire : « On se leurre à croire vivre sans leurre » (Dominique Eddé).

L'étranger au Japon reste, sinon un excentrique, du moins cet « être venu d'ailleurs » qui gagne à cette position le privilège de l'observation participante, juste assez pour se sentir affranchi de toute appartenance. Un déracinement qui s'éternise peut engendrer une amertume chez ceux qui ont cru pouvoir se fondre dans l'univers qu'ils avaient élu. Les plus clairvoyants, conscients d'avoir fait du Japon une « utopie du désirable » – non exempte de « la naïveté du premier regard » –, tel Roland Barthes, préfèrent ne pas y retourner¹⁹.

Pourquoi faudrait-il à tout prix prendre racine si l'on n'y est pas contraint ? Il y a des départs « tellement départs qu'aucune arrivée ne pourra jamais les démentir » (Julien Gracq)²⁰. Et les haltes s'éternisent. Italo Calvino pensait que « le lieu idéal est celui où il est le plus naturel de vivre en étranger » (*Una pietra sopra*). Pour lui, ce fut Paris. Dans mon cas, Tôkyô, devenu cette ville intérieure que chacun porte en soi avec ses repères, ses secrets, ses chemins de ronde inlassablement parcourus. À ce jeu, on tend à devenir, comme

l'écrit François Cheng, « un homme de nulle part, ou alors de toutes parts... »²¹. Un éternel passager.

Des Japonais n'ont pas été exempts de l'attraction pour un exil existentiel. Animés par une « quête d'identité dans l'altérité » (Takahashi Hiromi), c'est vers l'Europe que se tournèrent de grands auteurs à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Mori Ôgai (1862-1922) ou Nagai Kafû (1879-1959) passèrent quelques années à l'étranger pour se replier à leur retour sur un exil désormais intérieur.

Rares sont ceux qui ne revinrent pas au Japon afin d'éviter de devenir un de ces morts oubliés du bout du monde. Léonard Foujita (1886-1968), qui avait vécu une vie de bohème à Montparnasse, retourna au Japon, aspirant à sentir à la fin de ses jours « l'odeur de paille fraîche des tatamis ». Mais, ayant épousé la cause nationaliste et peint l'« allégresse des combats », il jugea plus sage après la défaite de 1945 de repartir. Il devait mourir en Suisse.

Pour d'autres, comme le designer Noguchi Isamu (1904-1988), qui vécut son enfance au Japon et son adolescence aux États-Unis puis parcourut le monde, la vie fut un « voyage sans frontières » (Masayo Duus)²². Esprit nomade qui s'adonna aux disciplines les plus diverses, de la poterie aux luminaires en papier japonais, il cherchait à fusionner les influences asiatique et occidentale... Si bien qu'il fut traité comme un « étranger » à la fois par les critiques d'art japonais et par leurs homologues occidentaux, avant que son talent protéiforme ne soit reconnu.

Pour toute une génération d'intellectuels et d'artistes, la France resta une destination sublimée – non sans déconvenues, comme en témoigne le récit, oscillant entre utopie et réalité dissonante, du voyage qu'y fit au début des années 1930 l'écrivaine Hayashi Fumiko (1903-1951). Ôe Kenzaburo (1935-2023), écrivain engagé

dans le sens sartrien qui prit part aux combats de son époque, vouait une grande admiration à la France. Au cours d'une des entrevues qui ponctuèrent quarante ans d'amitié, je m'étais permis de lui dire qu'il avait à mes yeux une vision idéalisée de la France. Le lendemain, je recevais un fax (longtemps, il ignora les courriels) avec cette simple phrase : « À propos de votre réflexion d'hier, je ne peux que répondre : je suis heureux d'avoir encore un pays à idéaliser. » Jolie formule qui clôt le débat.

Homme fidèle à lui-même et aux valeurs sur lesquelles s'est refondé le Japon au lendemain de la défaite de 1945, Ôe fut un veilleur indigné et irrévérencieux à l'égard des « vérités » du jour. Parfois Don Quichotte émouvant par son obstination à défendre des causes émoussées par l'air du temps, il se réclamait d'un humanisme qui s'efforçait de neutraliser le venin de l'oubli. Son pacifisme radical et son empathie pour les victimes, les discriminés et les oubliés ont fait de lui une grande voix dissonante, sinon dissidente, du demi-siècle écoulé. Puis il se retira de la scène sur la pointe des pieds – ultime expression de l'aspiration qui guida son existence : « vivre dignement ».

Le vacillement des repères auquel conduit la fréquentation de l'altérité rend réfractaire aux certitudes. Il incite à la nuance face à la complexité du réel. On n'est jamais vraiment sûr de ce que l'on croit avoir compris. « Il faut accepter d'être perplexe », disait Franz Boas (1858-1942), père de l'anthropologie américaine, devant ce qui se dérobe à notre entendement. Tout article, tout livre, n'est qu'un premier jet. Il est toujours inachevé. À commencer par ces chroniques, écrites selon l'expression japonaise « au fil du pinceau » (*zuihitsu*) : « une écriture éclatée, semi-improvisée et ancrée dans le présent », selon Jean-Jacques Origas²³. La référence au « fil du

pinceau »²⁴ suggère ici une écriture sans projet narratif précis, rameutant les réminiscences, fragments épars du passé telles des étoiles de mer abandonnées par le ressac – non exempte de la subjectivité du souvenir. Une écriture vagabonde s'autorisant des changements de ton, des digressions.

Sans autre unité qu'un regard fruit du « bricolage qu'est une vie » (Jean-François Sabouret), ce livre s'offre comme une entrée par une porte dérobée dans un demi-siècle de l'histoire de Tôkyô au fil de souvenirs flottant au vent de la mémoire comme les rubans d'une gamine à vélo.

1. Saskia Sassen, *The Global City*, Princeton University Press, 2001.

2. Pierre Sansot, *Les gens de peu*, PUF, 1991.

3. « Ce qu'a dit le tonnerre », in *La terre vaine*, Le Seuil, 1976.

4. Titre d'un recueil de poèmes d'Alain Veinstein, Mercure de France, 1974.

5. « Capri : archéologie d'un mythe », *Le Monde*, 19 décembre 1983.

6. *La naissance du jour*, Flammarion, 1984.

7. *Le pont flottant des rêves*, La Contre Allée, 2022. L'auteure, qui a fait de la traduction du japonais en français une activité existentielle, se demande « si on adhère à une culture parce qu'on a appris à la connaître ou si on désire la connaître parce qu'elle nous correspond intimement ».

8. La riche biographie consacrée par l'ethnologue Laurence Caillet (1947-2023) à une fille de la campagne devenue chef d'entreprise est révélatrice de l'enracinement de la modernité japonaise dans une conception du monde, de la vie, des rapports aux autres qui, certes malmenée par l'époque, n'en demeure pas moins un substrat mental enraciné dans les esprits : l'importance de la famille, une certaine frugalité, un ancrage moral, plus social que fondé sur un idéal abstrait, une quête du bonheur qui passe par l'harmonie avec le monde et une constante recherche d'adaptation des valeurs héritées des parents à la vie moderne. « Le Japon moderne ne s'est pas construit contre l'ancien. Il en est né », note l'auteur (*La maison Yamazaki*, Plon, « Terre humaine », 1991). En ce début du XXI^e siècle, cet héritage subsiste au fond du cœur de beaucoup.

9. « The Hall of Uselessness », *New York Review of Books*, 2011. Simon Leys est le nom de plume de Pierre Ryckmans.

10. *La beauté du contre-sens et autres essais sur la littérature japonaise. Allaphbed 1*, Éditions Cécile Defaut, 2005.

11. *Le dépayés*, Herscher, 1982.

12. Comme y invite le philosophe Thierry Hentsch, « il est vain d'étudier l'autre sans s'être d'abord observé soi-même face à lui : en particulier, sans avoir tenté de comprendre comment et pourquoi, cet autre, nous l'avons étudié et représenté jusqu'ici » (*L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Éditions de Minuit, 1988).

13. Corinne Atlan, *Le pont flottant des rêves*, op. cit.

14. Emmanuel Lozerand a fait l'archéologie de ce tenace, et affligeant, cliché en démontant les errements sur lesquels il est construit depuis que le Japon s'est ouvert au monde. Sans fondement théorique, cette doxa est héritière d'une suite plus que séculaire de stéréotypes sur les Japonais – et au-delà sur tous les « autres » de l'Occident. L'auteur invite au rebours de ces fausses évidences à reconnaître en les Japonais des « sujets singuliers, pleins et riches de leurs failles comme de leurs aspérités [...], déchirés – comme nous – par une histoire et une modernité dont ils sont – comme nous – les victimes et les acteurs ». « Il n'y a pas d'individus au Japon. Critique et archéologie d'un stéréotype », in *Individus et démocratie au Japon*, sous la direction de Christian Galan et Jean-Pierre Giraud, Presses universitaires du Midi, 2015. L'être singulier évoqué dans la célèbre conférence de 1914 de Sôseki Natsume intitulée « Mon individualisme » (Rivages, « Poche », 2004) témoigne de la tenace quête de soi de l'écrivain.

15. *Shi to dekadense, muyôsha no keifu* (Généalogie des personnes inutiles, poésie et décadence), Chukosensho, 2013.

16. *Le vieil homme qui vendait du thé. Excentricité et retrait du monde dans le Japon du XVIII^e siècle*, Cerf, 2010. Ancien moine revenu à la vie laïque, Baisaô (1675-1763), connu sous son nom de lettré Kô Yûgai, trouve dans la vente du thé et sa consommation une propédeutique à la découverte de son for intérieur.

17. *Les heures oisives (Tsurezure-gusa)*, Gallimard, 1968.

18. Sandra Schaal (dir.), *Modan. La ville, le corps et le genre dans le Japon de l'entre-deux-guerres*, Éditions Philippe Picquier, 2021.

19. Maurice Pinguet, *Le texte Japon. Introuvables et inédits, réunis et présentés par Michaël Ferrier*, Seuil, 2009. On s'est plu à relever les erreurs, simplifications, clichés même dans cet essai sur le Japon de Roland Barthes. Certes, ils ne sont pas absents. Mais prétendre expliquer le Japon n'était pas son objectif : il en déchiffrait des figures en présumant un sens sans prétendre en rien avoir une connaissance académique de ce qu'il appréhendait.

20. *Préférences*, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1995.

21. *Cinq méditations sur la beauté*, Albin Michel, 2016.

22. *The Life of Isamu Noguchi. Journey without Borders*, Princeton University Press, 2004.

23. *Dictionnaire de la littérature japonaise*, PUF, 1994.

24. Ces pinceaux si intimement liés aux auteurs que ceux ayant appartenu à des grands écrivains disparus sont parfois honorés par un petit monument sous lequel ils sont ensevelis : c'est le cas par exemple à Tôkyô de ceux de Nagai Kafû au Jôkanji, où reposent les cendres des prostituées d'autrefois, et d'Izumi Kyôka au sanctuaire Yushima Tenjin.

Cheminements tokyoïtes

Il est des villes qui semblent attendre le nouveau venu. Il s’y sentira d’emblée plongé dans une histoire, immergé dans une culture. C’est le cas des villes italiennes. Tôkyô, en revanche, déroute par une quasi-absence de mémoire matérielle alors que la ville des shoguns fut pendant près de trois siècles le creuset de l’une des cultures urbaines les plus riches de la planète, incubatrice de la modernité. Ville de tous les excès, la capitale japonaise déconcerte : mégalopole moderne qui se « régénère » sans cesse, elle paraît chaotique au regard des critères urbanistiques occidentaux. Au collage architectural défiant tout souci d’harmonie s’ajoutent la densité du bâti d’une flaque urbaine de plus de 34 millions d’habitants – compte tenu des départements limitrophes – et une nouvelle verticalité qui semble faire fi des séismes.

Au tournant du xx^e et du xxi^e siècle est apparu un néo-Tôkyô parti à l’assaut du ciel. Aux ensembles monumentaux résidentiels, commerciaux, hôteliers ou culturels des décennies précédentes s’est ajoutée la surproduction immobilière pour les Jeux olympiques de Tôkyô 2020 (repoussés en 2021), qui ont parachevé la métamorphose de la capitale¹. D’un coût extravagant, cette frénésie constructive, travaillée par une appétence gargantuesque pour la démesure et la verticalité, entama davantage la trame d’une ville

dont la particularité tenait – et tient encore – à la coexistence d'espaces urbains contrastés autorisant une diversité de styles de vie.

Toutes les villes se métamorphosent. Et la capitale japonaise a fait preuve au cours de son histoire moderne d'une capacité d'adaptation inconnue des villes européennes corsetées de pierres. Mais à force de vouloir vivre dans le vertige du changement, elle a dévoré son passé. Au mieux, une inscription rappelle qu'à tel endroit s'élevait tel bâtiment, qu'ici s'est produit tel événement ou que, dans une maison aujourd'hui disparue, habita un personnage célèbre. À l'exception de quelques bâtiments – comme la gare de Tôkyô, mise en service en 1914, dont les briques rouges et les tourelles rappellent celle d'Amsterdam, qui fut rasée en 1945, reconstruite à l'identique puis rénovée – ou des grands magasins, comme Takashimaya à Nihonbashi ou Isetan à Shinjuku, peu de bâtiments rappellent le siècle dernier. Tôkyô a fini par perdre sa mémoire à force de chercher à précéder le présent.

Pour plusieurs raisons. D'abord, les catastrophes dont la ville fut victime : le grand séisme du Kantô (région de Tôkyô), en 1923 (cent quarante mille morts), emporta ce qui restait du Tôkyô de l'ère Meiji, puis les bombes incendiaires américaines (cent mille morts) détruisirent l'héritage des « années folles » (seconde partie des années 1920 et début de la décennie suivante), époque au cours de laquelle le Japon inventa une modernité déprise de la simple copie de l'Occident qui avait prévalu au cours de l'ère Meiji. La fièvre constructive des Jeux olympiques de Tôkyô (1964) balaya ce qui restait de l'après-guerre avant que la « bulle financière » de la seconde partie des années 1980² ne rase l'héritage des décennies 1960-1970 en redessinant le paysage urbain au fil de mégaprojets

favorisés par le néolibéralisme. Puis les Jeux de 2022 complétèrent la métamorphose de la ville.

Excepté quelques rares zones historiques protégées, le Japon a fait table rase de son patrimoine urbain. La dynamique capitaliste de l'industrie du bâtiment et des promoteurs immobiliers, laissés libres de détruire pour rentabiliser le foncier, a conduit à une densification et à une verticalisation effrénées des centres de la capitale (c'est-à-dire des quartiers autour des quatre grandes gares). Ce qui restait de l'après-guerre a été anéanti.

Autant que les cataclysmes et les bombardements, la loi du marché a transformé Tôkyô, effaçant la trace des époques sans que l'État intervienne fermement dans la protection du patrimoine : l'imbrication des secteurs public et privé, conjuguée à des normes de construction peu contraignantes (excepté en matière antisismique) ou « négociables » – le secteur de la construction, un des premiers employeurs du pays, alimente généreusement les caisses du Parti libéral démocrate au pouvoir –, permet aux architectes d'enfanter le meilleur comme le pire, donnant naissance à un « collage monstrueux » (Manuel Tardits, architecte français vivant à Tôkyô depuis de longues années). Ça et là apparaissent des banderoles de protestation et les associations de quartier multiplient les pétitions – pour la plupart sans grand succès. On ne saurait pourtant réduire cette ville à la destruction dont elle fait l'objet de la part des promoteurs. On y trouve aussi une multitude de réalisations minimalistes reflétant un sens du local qui témoignent d'une remarquable créativité architecturale. La constante destruction-reconstruction n'est pas moins un trait pérenne de la capitale japonaise.

La préparation des Jeux olympiques de Tôkyô 2020 a ainsi emporté l'un des derniers joyaux des années 1960 : l'hôtel Okura. Ce

palace, qui avait accueilli les grands de ce monde, fut réduit en poussière en 2015 et remplacé par une tour de trente-huit étages dont il occupe une partie. Avec le Raffles à Singapour, l'Oriental à Bangkok, le Mandarin et le Peninsula à Hongkong ou le Manilla Hotel, le vieil Okura faisait partie de ces palaces de l'Asie du xx^e siècle. Après avoir résisté au clinquant du luxe mondialisé, ils en ont tous été victimes.

L'Okura avait ouvert en 1962, deux ans avant les Jeux olympiques de Tôkyô, qui devaient consacrer le redressement économique du Japon. Ôkura Kishichirô (1882-1963), héritier d'un *zaibatsu* (conglomérat) d'avant-guerre, qui avait déjà chargé l'architecte américain Frank Lloyd Wright (1867-1959) de la construction de l'hôtel Impérial au début des années 1920, décida quarante ans plus tard de doter la capitale du plus luxueux hôtel d'Asie sur le terrain de la résidence familiale, face à l'ambassade des États-Unis.

L'originalité de cet établissement tenait à l'étroite collaboration de deux architectes (Taniguchi Yoshirô et Kosaka Hideo) et de maîtres artisans. Fusionnant le modernisme occidental et japonais, ils surent par un souci du détail donner au lieu un raffinement minimaliste reflétant l'atmosphère apaisante de l'esthétique locale. À l'entrée, le visiteur était accueilli par un somptueux arrangement floral et un camaïeu de couleurs chaudes : boiseries ambrées et moquette miel délicatement rayée de bleu. Quelques marches en contrebas s'ouvrait le vaste hall avec ses grappes de lanternes hexagonales pendant du plafond et, au fond, ses parois de papier translucide (*shôji*), dont la partie inférieure relevée laissait entrevoir la silhouette vaporeuse de bambous. Une lumière diffuse se dégageait des lampes rectangulaires en papier posées le long des cloisons. Le va-et-vient de jeunes femmes en kimono près des portes

de chaque ascenseur contribuait au raffinement quelque peu suranné du lieu.

À une heure tardive, le hall était vide et l'on pouvait y découvrir à loisir ses merveilles : motifs en forme d'écailles de tortue (symbole de longévité) des plafonds, cloisons ajourées en forme de losange ou d'hexagone (motifs anciens que l'on trouve sur les kimonos), pierres mordorées du restaurant dont les veinures esquissaient des nuages... Le repaire des noctambules était l'Orchid Bar, à l'atmosphère feutrée avec ses fauteuils de cuir noir, ses tables en cuivre martelé, ses vitraux et ses alignements de bouteilles dont le goulot portait une étiquette pendue à une chaînette avec le numéro attribué à un habitué.

La destruction du bâtiment principal de l'Okura (l'aile sud, construite en 1973 mais dépourvue du même charme, a été démolie en 2022) donna lieu à une volée de critiques dans la presse internationale. Mais les médias locaux s'y intéressèrent peu alors que la démolition de l'hôtel Impérial en 1968 avait provoqué une levée de boucliers. Les Tokyoïtes semblent s'être habitués à la perpétuelle démolition-reconstruction dévoreuse de la mémoire de leur ville.

On évoque souvent des arguments culturalistes pour expliquer cette mutation aussi frénétique que ravageuse du paysage urbain japonais : le sens de l'impermanence véhiculé par le bouddhisme, l'esquive du travail du temps – dont la reconstruction à l'identique tous les vingt ans du sanctuaire d'Ise serait une « restauration préalable »... Autant de traits de la culture japonaise qui auraient nourri l'idée que le bâti n'est pas fait pour durer... L'architecture de bois oblige certes à ce réalisme : dès la conception d'un édifice, l'idée du périssable « semble intégrée à l'œuvre architecturale » (Murielle Hladik³). Le sentiment de l'impermanence, trait pérenne

de la sensibilité japonaise, a pu être renforcé par l'ombre obsédante de la destruction entraînée par les caprices telluriques et climatiques. Peurs ancestrales qui ont nourri un sentiment d'urgence à vivre l'instant emporté dans le flux du devenir. Jouent enfin l'espérance de vie moindre qu'ailleurs du cadre bâti, même en dur, en raison d'un fort taux d'humidité, du vieillissement physique prématuré des bâtiments mis à rude épreuve par la récurrence des tremblements de terre et l'évolution des normes antisismiques.

Si ces facteurs ne sont pas à exclure dans la frénésie de démolition-construction, la rentabilité et la spéculation foncière pèsent davantage : la valeur du sol en ville est plus élevée que celle des constructions qu'il supporte. Aussi, pour le groupe Okura, reconstruire était-il plus rentable que préserver...

Que reste-t-il de ce que fut ce palace ? Un nom, guère plus – même si le célèbre hall a été reconstitué à l'identique par Taniguchi Yoshio – fils de Yoshirô (1904-1979), qui l'avait conçu. Fidèle à la culture de la sobriété et du cadrage – jusqu'à la silhouette des bambous à travers les *shôji* –, Yoshio a doté l'entrée de l'énorme *ikebana* qui accueillait autrefois les visiteurs. On ne peut que saluer le talent des artisans qui ont œuvré à cette réplique à l'infime détail près. Mais le charme s'est évanoui. « Magnifique ! » s'exclamera le nouvel arrivant. « Certes... », murmurerà l'habitué du vieil Okura.

Invoquer la « tradition » pour expliquer la perpétuelle transformation des villes japonaises est un raccourci trompeur. Une tradition est faite de coutumes, de pratiques et de savoir-faire qui s'effacent s'ils ne sont pas transmis. En rien dans les gènes d'un peuple, la tradition n'existe que si elle passe d'une génération à une autre, le plus souvent, ici, au fil d'un apprentissage par le regard que porte l'apprenti sur les gestes du maître artisan (d'où la belle expression « apprendre avec la main »). Ces savoirs vécus sont certes

reconnus mais souvent statufiés par le discours officiel pour faire une référence identitaire brandie comme un viatique⁴ destiné à la promotion de l'image nationale – et du tourisme.

Dans le cas de la ville japonaise, la « tradition », c'est l'architecture de bois. Mais le savoir accumulé pendant des siècles par le charpentier a été balayé par les technologies du béton, du verre et de l'acier. Le bois a tendu à devenir un matériau du passé. Jusqu'à un certain point : « Malgré les ruptures engendrées par la modernisation, des principes constructifs et des typologies spatiales liés à la tradition ainsi que des techniques mises en place depuis plusieurs siècles continuent à influencer la création architecturale contemporaine », estiment les auteurs d'un ouvrage à la fois riche et didactique⁵. À la suite du grand séisme suivi d'un tsunami de mars 2011 dans le Tôhoku, les préoccupations environnementales et les liens avec les communautés locales ont jusqu'à un certain point pris le pas sur les « envolées » architecturales. Réinterprétant les savoir-faire anciens à la lumière des usages contemporains et associant des matériaux traditionnels aux techniques modernes, des architectes incarnent ce renouvellement des conceptions architecturales.

C'est le cas de l'un des plus célèbres, Kuma Kengo. « Nous devons sortir des boîtes de béton et d'acier et changer la texture de la ville », estime-t-il⁶. De la terrasse de son bureau, on voit le quartier de Roppongi et ses tours. « Tout ce qu'il ne faut plus faire », dit-il en préambule à l'entretien... « Le xx^e siècle a été celui de l'arrivée de techniques nouvelles qui ont enivré les architectes et favorisé une propension encore jamais atteinte à la monumentalité. Ce fut la plus grande faillite de l'architecture de notre époque. Fascinés par la forme, le style, les architectes ont commencé à ignorer les détails. La génération d'architectes à laquelle j'appartiens a été formée aux techniques de construction en béton et en

armatures d'acier. Pas un mot sur le savoir traditionnel. Il s'agit aujourd'hui de redécouvrir la richesse des matériaux naturels et la foule de détails forgés par la main des artisans. »

En attendant, où chercher le « génie du lieu » en cette ville dominée par le scintillement du verre et de l'acier de buildings dont les façades sont parfois devenues des écrans géants en 3D déversant publicités et informations télévisuelles reprises en boucle sur des bandes passantes théâtralisant l'actualité ? Une ville à laquelle la pop culture, nouvel avatar d'un néojaponisme du XXI^e siècle, a accroché depuis les années 1980 une image de cité du futur.

La rénovation de Tôkyô pour les Jeux olympiques de 2020 a accentué la « disneylandisation » (ou « dramaturgie ») de la ville, épinglée déjà au milieu des années 1980 par Yoshimi Shunya⁷. Dans les quartiers les plus fréquentés, devenus des sortes de « parcs d'attractions », communication, consumérisme et culture se confondent, les passants devenant les figurants du spectacle de la rue. Non contente de s'étirer verticalement, la ville s'enfouit en de labyrintiques termitières – les cités souterraines – dont les interminables couloirs égrènent boutiques, centres commerciaux et restaurants...

Le prométhéisme sans retenue de cette ville pourra donner au nouvel arrivant l'impression d'avoir raté quelque chose : derrière la ville « souveraine » à la prospérité étalée et à la consommation effrénée, il doit bien en exister une autre. « Nouveau venu, qui cherche Rome en Rome et rien de Rome en Rome n'aperçoit », écrivait en 1558 Joachim Du Bellay, évoquant la décadence de la ville qui avait mis le monde à ses pieds⁸. Rien de tel dans le Tôkyô moderne, qui sans avoir mis « le monde à ses pieds » n'en est pas moins l'une des plus fascinantes mégalo-pôles de la planète. Mais on peut se demander si « ce rien de Tôkyô en Tôkyô n'aperçoit » du

nouveau venu ne tient pas à une erreur de focalisation : chercher en cette ville des analogies avec Shanghai ou Singapour, qui, comme le reste de l'Asie, n'ont pas échappé à un système dévoreur, étourdi de rentabilité et d'orgueil de puissance, dont Pékin est aussi un triste exemple : les communistes ont commencé le saccage dans les années 1950-1960 en abattant les murailles et les quatre portes (« un sacrilège », selon Simon Leys, car celles-ci se voulaient un reflet de l'ordre cosmique). Par la suite, le vandalisme des gardes rouges fit son œuvre, mais les dégâts qu'ils causèrent sont des « enfantillages » au regard des destructions de la « modernisation » entamée dans les années 1980. La « préservation » du passé s'est résumée à transformer un lieu célèbre en parodie de ce qu'il fut : c'est le cas, entre autres, du quartier des concessions à Shanghai ou de Macao – devenu le summum du kitsch sinoplanétaire.

Ne pas trouver dans une ville ce que l'on attendait reste un plaisir de Tôkyô. Subsistent en archipels des quartiers, pas nécessairement beaux mais riches du foisonnement de la vie ordinaire, épargnés, temporairement, de l'appétit des promoteurs tenaillés par la rentabilité du foncier. Plusieurs « villes » se côtoient, s'enlacent – ou s'ignorent – dans la capitale. Son charme tient à cette désharmonie au regard des paradigmes de l'urbanisme occidental combinant axes, places et perspectives. Transposée à Tôkyô, cette appréhension de l'espace urbain devient un critère-œillère pour comprendre une ville qui ne fait pas de la cohérence une valeur suprême. Le désordre sied à Tôkyô.

La verticalité qui de prime abord assaille le nouvel arrivant n'est pas encore la dominante du paysage urbain : une vue aérienne fait découvrir une mégalopole démesurément étirée formée de flaques de quartiers aux petites maisons et aux immeubles de quelques étages, ponctuées par endroits de gratte-ciel qui accrochent le

regard mais ne dominant pas le paysage, excepté par leur concentration dans certains quartiers. S'il y a un « génie du lieu » en cette ville, il est à chercher dans les « quartiers-villages »⁹.

Toute ville n'est homogène qu'en apparence et « la connaître c'est savoir où passent les lignes qui servent de démarcation... Le plus souvent, ces seuils sont peu visibles, flous, ténus, indécis : on les franchit sans en avoir conscience, un peu par chance »¹⁰. Tôkyô vit en symbiose avec son temps sans pour autant avoir été entièrement asservie à la froide rationalité urbanistique. « C'est une ville où l'on ressent souvent un indéniable bonheur d'urbanité »¹¹, écrivait Augustin Berque à la fin des années 1980. En quarante ans, la ville a été un peu plus asservie à la rigidité, fruit amer de la rentabilité du foncier, par l'ouverture de grandes artères et l'édification de tours qui ont pulvérisé des quartiers entiers. Dans d'autres, l'urbanité s'exprime encore dans les mœurs des habitants, dans ces gestes de la vie quotidienne qui survivent comme s'ils étaient inconsciemment ritualisés. Le « cours ordinaire des choses » (Arlette Farge) est peut-être plus pérenne que le bâti.

Tôkyô est une ville à vivre – et à regarder vivre – plus qu'à visiter. Dès que l'on quitte les grandes avenues, on entre dans un autre monde de petites rues sans trottoir qui s'offre comme un livre d'images. On découvre combien la mémoire d'Edo innerve encore la vie d'une partie de cette ville, comme le montre l'« anthropologie urbaine » à laquelle se livre Jinnai Hidenobu.

Par sa démesure, Tôkyô n'incite guère à cette flânerie incessamment reprise qui permet d'entrevoir la cohérence d'une ville. Et pourtant... La flânerie est le seul fil d'Ariane pour découvrir cette ville. Inutile de chercher bien loin, il suffit de sauter aux « cheveux du hasard » (Victor Segalen¹²) et de tourner dans la première petite rue qui s'offre. Il y a de fortes chances que le

promeneur pénètre alors dans un espace dont la fluidité délivre inopinément de la démesure et de la fébrilité qui l'ont assailli de prime abord¹³. Il entre dans les coulisses de la scène urbaine où se dévoile ce qui fait son âme.

Le plaisir qu'offre une ville ne se réduit pas à son architecture, si belle soit-elle. Et l'un des charmes de Tôkyô, comme de la plupart des grandes villes japonaises, tient au passage sans transition de la mégalopole, de la ville mise en scène qui prospère et s'exalte de sa clameur, à un dédale de ruelles où les habitants sont absorbés dans la vie quotidienne. La respiration de la ville s'y fait plus lente comme si elle reprenait souffle. Et peu à peu, au hasard des pas, le voile de la ville souveraine se dissipe. Une autre ville se dessine avec ses odeurs, ses bruits, ses regards qui se croisent et ce « génie allégorique » cher à Walter Benjamin.

Ce contraste urbain, cette juxtaposition de styles de vie – là fébrile, ici paisible – donnent au promeneur un sentiment inattendu de liberté qui séduisit Claude Lévi-Strauss lors de sa première visite, en 1977 : « J'admirais et enviais cette faculté encore laissée aux habitants d'une des plus grandes villes du monde, sinon la plus grande, de pouvoir pratiquer des styles de vie si différents. »¹⁴ La lenteur de certains quartiers de Tôkyô à épouser la modernité confère encore son cachet à cette ville qui se survit à elle-même dans un chassé-croisé entre l'espace modelé par les mœurs et un asservissement à la rentabilité qui le métamorphose. Dans ces espaces interstitiels de la vie urbaine transparaît cette « décence ordinaire » (George Orwell), faite d'humilité et de sensibilité, qui demeure une des richesses de la société japonaise.

Tôkyô se goûte en laissant la bride sur le cou à l'attention flottante propre au flâneur. C'est une des premières découvertes que je fis en arrivant à l'automne 1970 dans cette ville dont je m'aperçus vite que j'ignorais pratiquement tout en dépit d'études de japonais et de lectures. Une fois passé l'agacement suscité par la perte des repères, je compris que la seule manière d'appréhender cette ville était d'essayer de comprendre la manière dont ses habitants la vivaient.

Tôkyô semblait un déconcertant décor polymorphe et polyphonique. À sa densité visuelle, à son rythme impétueux s'ajoutait l'étourdissant paysage sonore des quartiers animés : bruit de la circulation, publicités sonores, annonces lancées par mégaphone... De prime abord, cette vitalité échevelée et la foule ondoyante de la rue semblaient oppressantes. Mais dès que le promeneur se laissait emporter, cette foule se révélait paisible – quoique non exempte de bousculades aux heures d'affluence, lorsque des préposés pousseurs compressaient les voyageurs dans les wagons des métros et des trains. La foule des rues devenait un refuge, un cocon d'anonymat emportant vers des lieux inconnus. Ce qui étonnait encore, c'était la propreté des wagons des trains, des métros et des gares, à commencer par les toilettes publiques, nombreuses et rutilantes. Les conducteurs, contrôleurs et poinçonneurs de tickets portaient des gants blancs ainsi que les chauffeurs de taxi. Le flot des voyageurs s'écoulait dans un sens et dans l'autre en évitant de se bousculer – et, aujourd'hui, sans que quiconque cherche à resquiller aux portillons automatiques. Les règles de conduite urbaine étaient strictes : personne ne traversait en dehors des passages piétonniers ou lorsque le feu était au vert pour les automobiles, même s'il n'y en avait pas une à l'horizon. Un imposant service d'ordre de gardiens des chantiers de construction,

casqués et revêtus d'un uniforme, canalisait piétons et automobiles avec des bâtons lumineux. Ce qui est toujours le cas aujourd'hui.

Ce qui frappait enfin en cet automne finissant, c'était le bleu intense du ciel, qui me rappelait celui de mon enfance à Florence – si ce n'étaient les sinistres corbeaux perchés sur les fils électriques qui striaient les rues comme sur une toile de Bernard Buffet. Autrefois, les corbeaux, messagers des dieux, étaient une figure du coquin dans les rondes enfantines. Avec l'abondance des détritrus dans des sacs-poubelle qu'ils éventrent à l'aube, leur nombre a tant augmenté qu'ils sont devenus peu sympathiques aux Tokyoïtes.

Pour le *Time Magazine* de l'époque, Tôkyô était la ville la plus dynamique du monde. Le « boom Izanagi » (nom de la divinité mâle qui avec son alter ego féminin Izanami aurait donné naissance à l'archipel) avait pris le relais des Jeux olympiques dans la métamorphose de la ville. En dépit des réalisations d'architectes comme Tange Kenzô (1913-2005), l'esthétique n'avait pas été la préoccupation majeure de la transformation de la capitale, qui se reconstruisit dans l'urgence. Des autoroutes urbaines passant au niveau du deuxième étage des immeubles étendaient leur réseau tentaculaire à travers la ville. Une bretelle barrait Nihonbashi, le vénérable « pont du Japon » (autrefois en bois, reconstruit en pierres en 1911 et orné de quatre lions de bronze), à partir duquel sont calculées les distances entre la capitale et les grandes villes de l'archipel. Sacrilège ou figure des temporalités multiples qui se superposent en cette ville... ?

Le ténébreux béton était omniprésent. La Maison franco-japonaise¹⁵, où je résidais, construite en 1960 par Yoshizaka Takamasa (1917-1980), était représentative de la brutalité corbuséenne. L'arrière de l'immeuble donnait en contrebas sur un canal bétonné (qui avait été autrefois une rivière au nom poétique :

Ochanomizu, « l'eau pour le thé »). Sur la rive opposée passaient des trains à quelques minutes d'intervalle dans un fracas de tonnerre. En façade, l'immeuble donnait sur une petite rue qui descendait vers la gare et devenait commerçante aux abords de celle-ci.

Chemin faisant, au fil des déambulations, je découvrais entre les grandes artères une ville minimaliste, intimiste. Le manque d'harmonie et le patchwork des styles qui agressaient l'œil de prime abord s'estompaient au profit de ce « bonheur de la rue ». S'ouvrait à moi un Japon qui avait le temps.

Petites rues sans trottoir, royaume du piéton ou du cycliste, ruelles et venelles qui s'achèvent souvent en culs-de-sac formaient (et forment encore) un lacinis de voies bordées d'habitations individuelles ou de petits immeubles. Les mots « ruelle » ou « venelle » ont une connotation dévalorisante en français : ils évoquent d'étroits passages quelque peu coupe-gorge. Rien de tel ici.

1. Raphaël Languillon-Aussel, « De la renaissance urbaine des années 2000 aux Jeux olympiques de 2020 : retour sur vingt ans d'intense *spatial fix* à Tokyo », *Ebisu*, n° 55, 2018.

2. La revalorisation du yen, exigée par Washington en raison de l'excédent commercial du Japon dans les échanges avec les États-Unis, a été consacrée par les accords du Plaza, en septembre 1985, provoquant la flambée du yen.

3. *Traces et fragments dans l'esthétique japonaise*, Mardaga, 2008.

4. Le Japon a inventé dès 1950 la notion de « trésor national vivant » (*ningen kokuhô*), désignant des artistes ou artisans (au Japon, la distinction entre les deux appellations est floue) détenteurs d'un art ou d'une tradition intangible inscrit au patrimoine immatériel national.

5. Benoît Jacquet, Teruaki Matsuzaki et Manuel Tardits, *Le charpentier et l'architecte. Une histoire de la construction en bois au Japon*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2019.

6. Entretien. « Pour Kengo Kuma, l'architecture doit être un lien entre l'homme et la nature », *Le Monde*, 11 janvier 2021. Kuma Kengo développe ses idées dans *L'architecture naturelle*, Arléa, 2020.

7. « Regard urbain fondu dans les médias », *Ebisu*, n° 55, 2018.

8. *Les antiquités de Rome*, Flammarion, 1994.

9. Suzuki Hiroyuki, *Tôkyô no geniusu roki. Genius loci*, in *Tokyo*, Chikuma shobô, 2009.

10. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Cerf, 1977.
11. Augustin Berque, « Représentations de l'urbanité japonaise », *Géographie et culture*, n° 1, 1992.
12. *Lettres d'une vie*, Gallimard, 2019.
13. Il ne s'agit en rien dans les pages qui suivent d'une appréhension sociologique de l'espace urbain tokyoïte mais d'une déambulation impressionniste dans certains quartiers, loin des cités-dortoirs et des tours de logements qui en sont une facette moins riante. Même si ces dernières ne connaissent pas les rébellions des cités en France, elles n'en produisent pas moins un mal-être (isolement, claustration, morts solitaires). Cécile Asamuna-Brice, *Un siècle de banlieue au Japon*, Metispresse, 2019.
14. Texte cité dans *Le goût de Tokyo*, textes choisis et présentés par Michaël Ferrier, Mercure de France, 2008.
15. Michel Wasserman évoque dans un livre érudit et sensible ce prestigieux établissement, fondé par Paul Claudel en 1924, ainsi que l'Institut français du Kansai, à Kyôto. Institutions pérennes, avec la Villa Kujoyama, également à Kyôto et ouverte bien plus tard, qui ont joué, et continuent à jouer, un rôle fondamental dans les relations culturelles franco-japonaises (*Les arches d'or de Paul Claudel. L'action culturelle de l'ambassadeur de France au Japon et sa postérité*, Honoré Champion, 2020).

Couverture

Titre

Dédicace

Avertissement

1. Un pas de côté

2. Cheminements tokyoïtes

 Les rues oubliées de l'histoire

Table des matières

Copyright

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 2024.*

Couverture : illustration de Gildas Le Lidec.

Philippe Pons

Tôkyô-Bohème

Au fil des rencontres
1970-2024

Philippe Pons est correspondant du *Monde* au Japon depuis 1976. C'est à partir de son expérience personnelle qu'il fait revivre le Tôkyô des plaisirs et des jours, de l'érotisme et de l'esthétisme. Nous suivons cette visite au fil de l'évocation des angles morts du Tôkyô prospère, d'incursions dans le « sous-bois social » des trappes de la ville où bivouaque une humanité blessée et de quelques figures noctambules. Vagabondages à travers les cinq dernières décennies, en croisant souvenirs, histoire sociale et réflexions rêveuses, l'auteur esquisse un « Tôkyô de l'envers », facette négligée de cette ville comme l'est la doublure d'un vêtement. « Envers » qui n'est pas plus vrai que l'« endroit » mais permet d'entrevoir une société polymorphe avec ses fissures, ses malaises, ses détresses comme son imaginaire et ses petits bonheurs. Une entrée par une porte dérobée dans l'histoire d'un Tôkyô qui échappe au discours sur une « âme japonaise » supposée aussi impénétrable qu'ineffable, sorte d'allégorie de l'altérité saisie dans ce journal de bord non daté, scandé de touches affectives pour les êtres et les lieux auxquels l'auteur est lié depuis un demi-siècle.

Journaliste au *Monde*, dont il est depuis de longues années le correspondant à Tôkyô, Philippe Pons est l'auteur aux Éditions Gallimard de *D'Edo à Tôkyô* (1988), *Misère et crime au Japon du XVII^e siècle à nos jours* (1999), *Macao : Un éclat d'éternité* (1999), *Corée du Nord : un État-guérilla en mutation* (2016) et *Le corps tatoué au Japon* (2018).

Cette édition électronique du livre
Tôkyô-Bohème de Philippe Pons
a été réalisée le 7 août 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073056511 – Numéro d'édition : 626144).
Code produit : Q04513 – ISBN : 9782073056559.
Numéro d'édition : 626148.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).